

Dans ce chapitre, nous commençons par interroger la pertinence de la théorie du dutch disease, fréquemment évoquée dans les contextes marqués par la présence d'une rente externe, pour appréhender la problématique de l'accumulation en Algérie. L'interrogation nous permettra d'évacuer, d'emblée, cette approche puisque, comme nous aurons l'occasion de le voir, le phénomène du syndrome hollandais correspond en réalité à une configuration particulière de la combinaison institutionnelle d'ensemble, particularité qui se lit notamment au niveau du mode d'insertion internationale au travers du taux de change réel.

Section 1 : la théorie du syndrome hollandais

§1.1 Les concepts de Dutch disease et de Booming sector

Le terme Dutch disease²⁰ recouvre les effets adverses exercés sur l'industrie manufacturière néerlandaise par les découvertes de gaz naturel des années 60.

Ces découvertes ont débouché sur un modèle qu'Ellman (1977, p. 283) caractérise par l'impact direct limité sur le niveau d'activité et l'emploi, la faiblesse des profits, à l'exception de certains secteurs liés à la prospection pétrolière et de Shell en particulier, l'importance des revenus fiscaux permettant un niveau de bien-être des plus généreux (eu égard aux normes internationales), le développement important des industries avant 1974 à forte intensité énergétique (produits chimiques, métallurgie, papier et horticulture) au détriment des industries intensives en main-d'œuvre, l'expansion considérable des importations en raison d'une situation favorable de la balance des paiements et le découragement des exportations autres que le gaz en raison de la réappréciation continue du florin, notamment vis-à-vis du dollar. Les coûts élevés de la main-d'œuvre néerlandaise ne sont pour Ellman que le produit du mode d'affectation des recettes gazières, à savoir l'accroissement considérable des salaires et des avantages sociaux (maladie, invalidité, chômage, retraites et salaire minimum). Cette hausse importante des coûts relatifs par unité de produit dans une situation caractérisée par une très forte insertion des Pays-Bas dans l'économie mondiale créa une contraction des profits, les prix tant internes qu'externes étant largement administrés par les concurrents. Pour Ellman « l'impact du gaz sur les coûts et la structure de l'économie néerlandaise est similaire à celui qui résulte d'un Gold Standard à parité trop élevée : Il induit des changements structurels rapides dans l'économie, caractérisés inter-alia par la contraction rapide des industries intensives en main-d'œuvre et une économie reposant de plus en plus sur les industries capitalistiques du savoir et des services (Ellman, 1977, p. 285). Ce modèle a été affiné en 1981 par Ellman. Parallèlement au concept du Dutch disease naissaient en Australie les modèles dits du booming sector (secteur en boom) censés illustrer un certain nombre d'épisodes historiques caractérisés par des booms sectoriels comportant des effets adverses sur les autres secteurs. Pays dont l'histoire est jalonnée de « booms » miniers, l'Australie constitue un laboratoire intéressant pour ce type de modèles. De fait, déjà, Cairnes avait souligné les effets adverses exercés par les découvertes de mines d'or, dans les années 1850, sur les autres industries australiennes. Rien d'étonnant si c'est donc d'Australie que partit l'idée

²⁰ Littéralement maladie hollandaise

Chapitre 3 : L'économie algérienne est-elle victime du « syndrome hollandais » ?

que le développement des ressources naturelles impliquait un déclin relatif nécessaire de l'industrie manufacturière (R. G. Gregory, 1976). Dans son article, Gregory esquissa les changements structurels attendus pour l'économie australienne consécutivement au développement sur une grande échelle du secteur minier. L'économie australienne se caractérisait alors par la poursuite d'un boom minier majeur depuis la fin des années 60 et par un vaste recours aux tarifs pour stimuler le secteur manufacturier local. La croissance des exportations s'accompagna de celle des importations tandis qu'une tendance à un excédent de la balance des paiements se faisait jour.

Le dollar australien augmenta fortement par rapport au dollar us entre 1969 et 1974 passant de \$ 1,1 us à \$ 1,488 début 1974. La croissance globale suffit en elle-même à assurer le plein-emploi malgré des changements structurels dans l'économie dont la contraction du secteur agricole, principal secteur « commercialisé » du pays. La situation s'inversa rapidement à partir de 1974-1975, le taux de change du dollar australien baissant ainsi que le niveau de l'emploi tandis que le taux d'accroissement de la consommation connaissait une forte décélération et que se détériorait la balance des paiements (Hall et Alkinson, 1983, p. 114 et s.), ceci à la suite des réajustements des prix du pétrole et de la baisse des cours du minerai de fer qui se conjuguèrent pour neutraliser le boom. Dans les deux cas, Dutch disease ou modèles du booming sector, la conséquence est le déclin relatif du secteur commercialisé ou productif.

Le modèle de Gregory peut être considéré comme le point de départ de la controverse autour du pétrole de la mer du Nord et de son impact sur l'économie britannique dans la mesure où il fut à la base de la célèbre analyse de Forsyth et Kay, elle-même suivie des travaux majeurs de Corden, Neary et Van Wijnbergen.

§1.2. Les modèles de base du syndrome hollandais

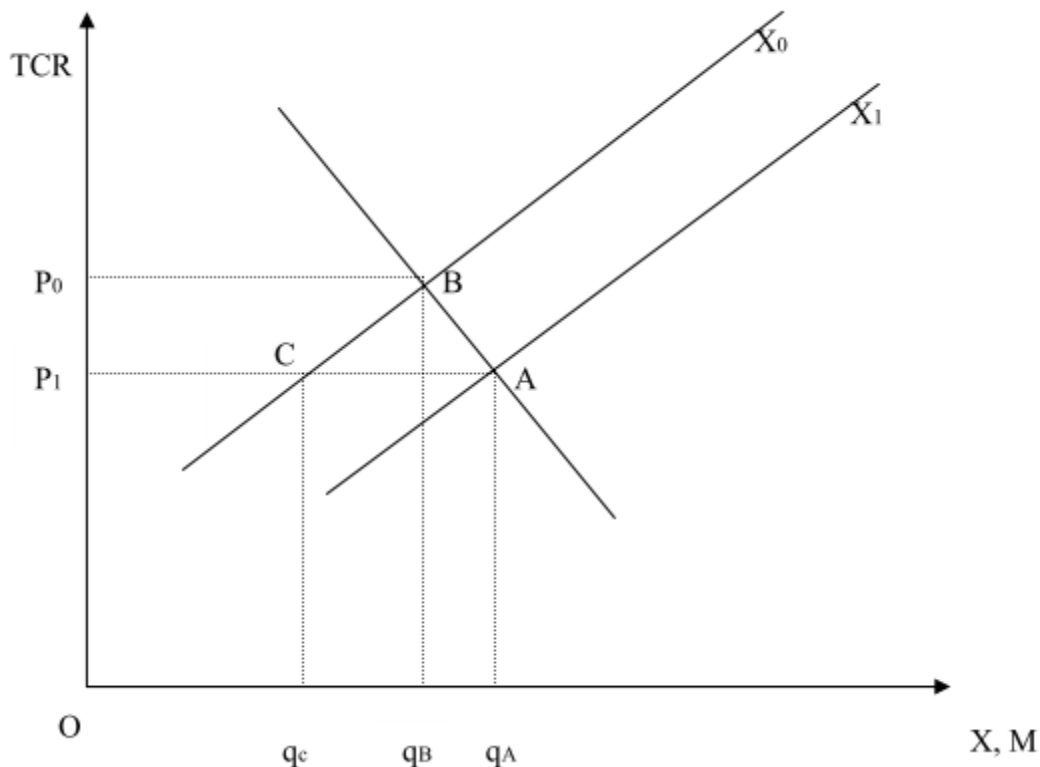
§1.2.1 Le modèle de Gregory

Les effets du développement du secteur minier australien au début des années 70 sur les autres secteurs de l'économie en général et sur le secteur industriel manufacturier en particulier, a été élaboré et exposé par R.G. Grégory en 1976. Son modèle a tenté d'étudier le rôle du taux de change réel dans les effets d'un boom sur l'offre d'exportation et la demande d'importation. Comme l'a montré Jean-Paul Azam, il est important de faire la distinction entre le taux de change réel et le taux de change effectif réel car ce dernier est un concept statistique et généralement utilisé par le FMI pour montrer qu'une baisse de ce taux est une dépréciation alors que le premier est un concept théorique qui exprime l'inverse c'est-à-dire lorsque le taux de change réel monte, on parle d'une dépréciation. Son modèle montre que la découverte d'une ressource minière aboutit nécessairement à une augmentation de l'offre d'exportation qui se traduit, au niveau des comptes extérieurs, par un excédent de la balance des paiements.

Chapitre 3 : L'économie algérienne est-elle victime du « syndrome hollandais » ?

L'illustration du modèle de Grégory est faite à travers la figure n°3.1. Les prix considérés dans le modèle sont les prix des biens commercialisés internationalement, importations et exportations sont considérés relativement aux prix des biens domestiques (non commercialisés) et que l'économie australienne ne peut pas influencer les prix mondiaux (l'hypothèse d'un petit pays).

Figure n° 3.1 :Modèle de Grégory



Le taux de change réel ($TCR = PT/PN$) se situe sur l'axe des ordonnées avec $PT =$ prix des biens commercialisés et $PN =$ prix des biens non commercialisés. Les volumes d'exportation (X) et d'importation (M) sont sur l'axe des abscisses. L'auteur émet deux hypothèses pour expliquer la position de X et M sur un même axe. La première est que les termes de l'échange sont constants et la seconde est que les unités de X et de M sont choisies de telle sorte que les termes de l'échange soient égaux à l'unité. L'analyse est faite sur la balance commerciale en négligeant les mouvements des capitaux.

X_0 représente la courbe d'exportation du produit agricole; X_1 est la courbe agrégée d'offre d'exportation du secteur manufacturier et du secteur minier. A l'équilibre on a : $X_0 + X_1 = M_0$ ce qui suppose une résorption de l'excédent de X par une hausse de M hors secteur en boom. Ainsi, le réajustement doit se faire par le mouvement du taux de change nominal c'est à dire une quantité de monnaie internationale pour unité de monnaie nationale. La diminution du taux de change réel produit deux effets simultanés qui se traduisent d'abord par une

Chapitre 3 : L'économie algérienne est-elle victime du « syndrome hollandais » ?

augmentation du volume des importations et une baisse des exportations hors secteur en boom, d'où le passage de q_B à q_C soit de B à C.

Donc, Grégory conclut que le boom minier réduit la taille des industries produisant des substituts à l'importation et les industries d'exportations et accroît les importations. Ceci entraîne un déficit correspondant à la balance commerciale (Salter et Swan 1950) d'où le rééquilibrage peut être fait, soit par la dévaluation, soit par l'aide internationale ou des emprunts internationaux mais l'expérience a montré que ce dernier moyen donne des résultats très mitigés.

Le modèle du " dutch disease " initié par Grégory devrait être approfondi par Fosyth et Kay 1980, Corden 1981, 1982, Corden et Neary 1982, Buiter et Purvis 1983, Harberger 1983, Van wijnenbergen 1984 et tant d'autres économistes; pour montrer comment réagit une économie bénéficiant d'un boom de prix ou découvrant d'importantes réserves d'une matière première à caractère stratégique.

§1.2.1 Le modèle de Corden et Neary

Le modèle de Corden et Neary qui s'apparente au modèle de l'économie dépendante développé par Salter et Swan (1959) sur l'économie australienne s'inspire également des modèles de Grégory (1976), de Snape (1977) et Porter (1978).

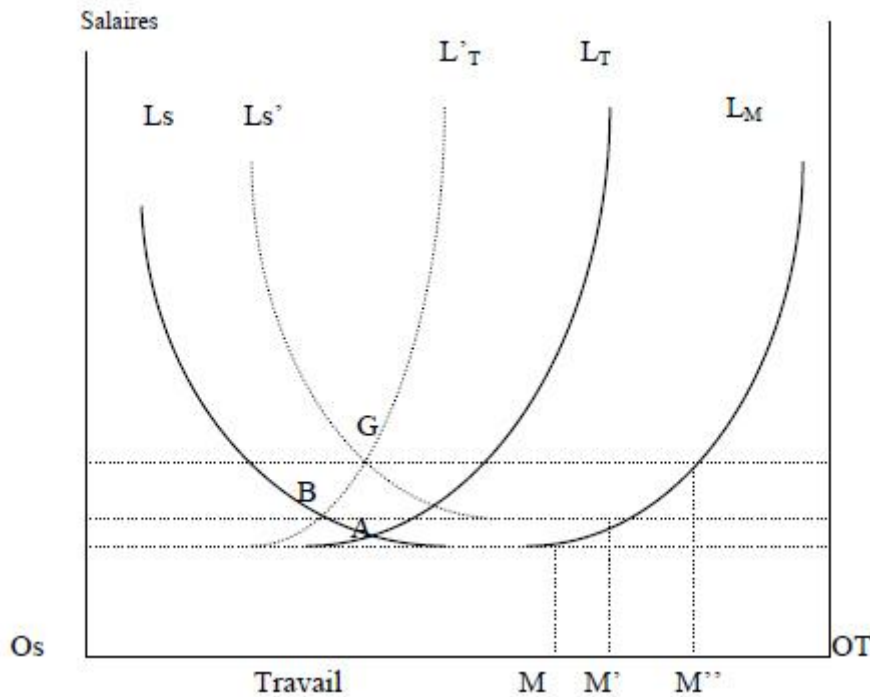
Dans cette étude, les auteurs analysent l'impact d'un boom dans le secteur de l'énergie sur le secteur des échangeables hors mine (manufacturier) en distinguant deux sortes d'effets : l'effet de réallocation des ressources *resource movment effect* et l'effet de dépense *spending effect*.

Le modèle suppose une petite économie ouverte produisant trois biens : les biens échangeables ou *traded goods* composés des biens manufacturés X_M et des biens énergétiques X_E et les non échangeables ou *non- traded goods* (essentiellement des services).

- Les prix des échangeables sont déterminés sur le marché international alors que ceux des non échangeables sont fixés par la confrontation de l'offre et de la demande au niveau local.
- Chaque secteur a un facteur spécifique (le capital) et un facteur mobile (le travail).
- En outre l'analyse est menée en termes réels en faisant abstraction des variables monétaires.

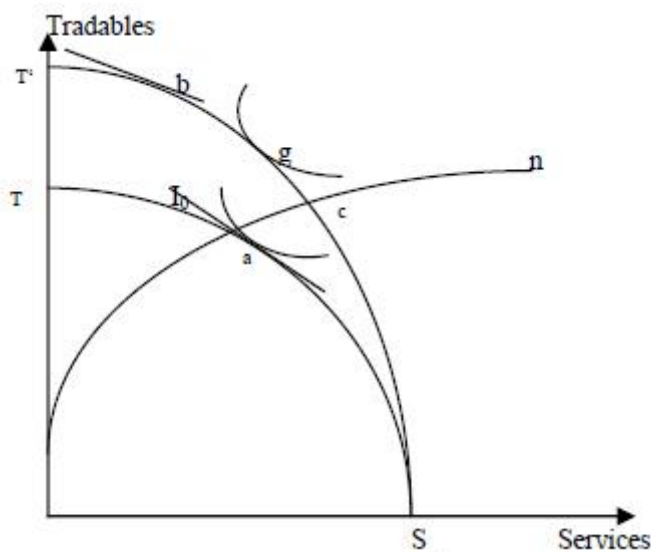
L'analyse part d'une situation d'équilibre sur les marchés du travail et des biens.

Figure n°3.2 : Effet d'un boom sur le marché du travail



La Figure n°3.2 représente l'équilibre sur le marché du travail (le point A d'intersection des courbes L_T et L_S). L'axe horizontal $O_s O_T$ représente l'offre totale de travail. Sur l'axe vertical est représenté le taux de salaires (exprimé en termes de biens manufacturés). La courbe L_M exprime la demande de travail du secteur manufacturier, L_T la demande de travail agrégée des secteurs manufacturier et de l'énergie et L_S la courbe de demande du secteur des services.

Figure n°3.3 : Effet d'un boom sur le marché des biens et services



Le point d'équilibre A correspond au point a du Figure n°3.3 ci dessus, représentant l'équilibre sur le marché des biens et services (point où la courbe des frontières de possibilités de production TS est tangente à la courbe d'indifférence I_0).

§1.3 Les effets du boom pétrolier dans l'économie

§1.3.1 L'impact d'un boom dans le court terme

L'impact d'un boom dans le secteur de l'énergie peut être ramené à deux effets : un effet ressource (*resource movement effect*) et un effet dépenses (*spending effect*). L'effet ressource est lié au déplacement de la courbe de demande de travail dans le secteur de l'énergie de L_T vers L_T' donnant un nouveau point d'équilibre (le point *B* sur la figure 3.2). A la suite d'un boom dans le secteur de l'énergie, la productivité marginale du travail augmente induisant un nouveau taux de salaire w_1 supérieur à w_0 (à taux de change réel constant).

La demande de travail dans le secteur en boom s'accroît entraînant un transfert de main d'œuvre des autres secteurs vers celui-ci. La diminution de l'utilisation du facteur travail dans le secteur manufacturier (passage de OM à OM') conduit à une baisse de la production dans ce secteur. C'est l'effet de désindustrialisation direct ou *direct de-industrialisation*.

Cet effet est exprimé par le passage du point *a* au point *b* sur la Figure n°3.3. Tout d'abord, après un boom la production des échangeables augmente (déplacement de la courbe des possibilités de production TS vers $T'S$) alors que celle des services reste inchangée. Par la suite, le transfert du facteur travail qui résulte de l'effet de désindustrialisation provoque une contraction de la production dans le secteur des services (ce qui explique que le point *b* est à gauche du point *a*).

La baisse de la production des services a pour corollaire un excès de demande (même en supposant une élasticité revenu de la demande nulle). L'ajustement dans ce cas passe nécessairement par une hausse des prix et par conséquent par une appréciation du taux de change réel. L'équilibre s'établit alors au point *j* dans la figure n°3.3.

L'effet dépense est relatif à l'augmentation de la demande des biens non échangeables induite par la hausse du revenu global suite à un boom (déplacement le long de la courbe de consommation-revenu On). La hausse de la demande aura comme corollaire une remontée des prix des biens de ce secteur. Le taux de change s'apprécie amenant un nouveau point d'équilibre se situant entre le point *j* et le point *c*. Parallèlement, la hausse des prix des services implique le déplacement de la courbe de demande de travail L_s vers L_s' sur la figure n°3.2. Dans ce cas, le taux de salaire d'équilibre sur le marché du travail est w_2 supérieur à w_1 . Il en résulte une baisse de l'utilisation du facteur travail dans le secteur manufacturier de OTM' vers OTM'' et par conséquent de son niveau de production. C'est l'effet dit de désindustrialisation indirect ou *indirect de-industrialisation*.

En synthétisant, on peut dire que la combinaison des effets ressources et dépenses, conduit à une contraction de la production du secteur manufacturier par le biais de l'appréciation du taux de change réel, ce qui constitue en fait le point essentiel du problème du *dutch disease*.

§1.3.1.1 Impact d'un boom sur la profitabilité du secteur manufacturier à court terme.

L'impact à court terme d'un boom sur la profitabilité d'un secteur productif peut être appréhendé par l'impact qu'il a sur le rendement du facteur spécifique, i.e. le capital, du secteur considéré [Corden et Neary (1982)].

Si la désindustrialisation est mesurée en termes de baisse de la production et de l'emploi dans ce secteur, alors nous pouvons conclure qu'un boom, quel qu'il soit, entraîne une désindustrialisation à travers les effets de dépense et de déplacement de ressources. En outre, la profitabilité absolue dans ce secteur diminue. Enfin, la balance commerciale du secteur manufacturier devient déficitaire, puisque la production diminue et que la demande augmente suite au boom, si les biens manufacturiers sont normaux.

Suite à un choc externe positif, la profitabilité du secteur manufacturier diminue donc de manière absolue. Mais plus que les niveaux absolus, ce sont les niveaux de profitabilité relatifs qui sont déterminants pour l'allocation des ressources à moyen/long terme. Dans le cas d'une aubaine, n'entraînant qu'un effet de dépense, la profitabilité du secteur manufacturier diminue relativement au secteur non-échangeable [Corden et Neary (1982)].

En revanche, lors d'un boom sectoriel, il n'est pas certain que la profitabilité relative du secteur manufacturier diminue. Un des critères déterminants est la part des différents facteurs dans la production. Ainsi, si la part du facteur travail dans la production est plus faible dans l'industrie manufacturière que dans le secteur des services, et si l'effet de déplacement de ressources domine l'effet de dépense, alors le boom peut entraîner une augmentation de la profitabilité du secteur manufacturier relativement à celle du secteur des services. Par ailleurs, si l'intensité capitalistique est plus forte dans le secteur manufacturier que dans le secteur boomier, et que l'effet de dépense domine, alors il est possible que la profitabilité dans le secteur manufacturier diminue moins que celle du secteur boomier [Corden et Neary (1982)].

Ainsi donc, un boom, quelle que soit sa nature, induit à court terme une diminution de la profitabilité absolue du secteur manufacturier. Dans le cas d'une aubaine, la profitabilité relative diminue également. Dans le cas d'un boom sectoriel, il se peut que sa profitabilité relative augmente à court terme. Tout dépend alors de l'intensité capitalistique relative du secteur manufacturier et de l'effet dominant du boom, l'effet de dépense ou l'effet de déplacements de ressources

§1.3.1.2 Les effets statiques monétaires d'un choc externe positif.

Nous avons jusqu'à présent considéré uniquement les effets réels d'un boom positif anticipé comme permanent. Cependant, il existe aussi un effet monétaire important, appelé « effet de liquidité » (Neary 1984). Cet effet monétaire est différent suivant que le taux de change est fixe ou flexible. Le cadre théorique d'analyse des effets monétaires est le même que celui des effets réels, mais des hypothèses supplémentaires doivent être apportées.

§1.3.1.3 Hypothèses supplémentaires.

Il y a maintenant trois actifs dans l'économie : les titres domestiques, les titres étrangers et la monnaie nationale. Cette dernière ne peut pas être détenue par des résidents étrangers. L'économie est supposée « petite » sur le marché des capitaux, sur lequel il est supposé n'y avoir aucune distorsion. En conséquence, le pays ne peut influencer le taux d'intérêt mondial, et les titres étrangers et les titres nationaux sont de parfaits substituts. En outre, le prix international des biens échangeables est égal à 1. Le prix local de ces biens sera donc donné par le taux de change nominal e , coté à l'incertain. Le niveau désiré d'encaisses réelles est déterminé par la fonction usuelle de demande de monnaie

$$m - p = \alpha y - \delta i$$

où i est le taux d'intérêt domestique, et m , P , et y sont respectivement les logarithmes de la demande de monnaie nominale, le niveau des prix et le niveau du revenu réel. Cette équation est reliée au taux de change nominal e de deux manières. Premièrement, le niveau des prix P est la moyenne pondérée du prix des biens échangeables et de celui des biens non-échangeables :

$$P = \beta_N P_N + (1 - \beta_N) e$$

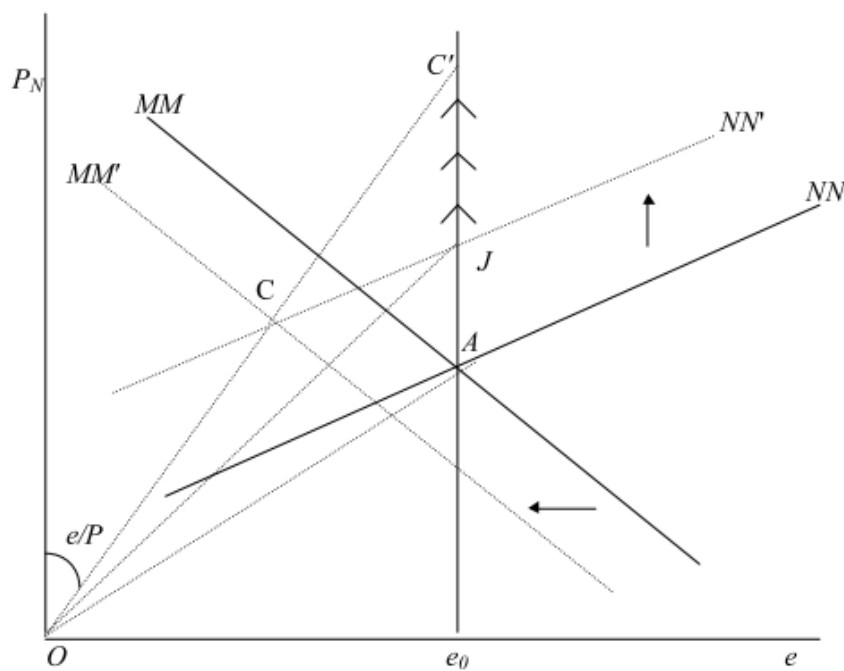
Deuxièmement, les anticipations de changements du taux de change influencent le lien existant entre le taux d'intérêt domestique i et le taux d'intérêt international i^* . S'il n'y a pas d'anticipation de changement (anticipations statiques), comme cela est supposé ici, alors les deux taux d'intérêt sont égaux.

Enfin, nous nous trouvons dans le cadre de la théorie monétaire de la balance des paiements. Le budget est équilibré, et le gouvernement est supposé contrôler le crédit, de sorte que la masse monétaire est fixée a-priori. Il n'y a pas d'intervention sur l'open-market, et ainsi la masse monétaire ne varie qu'en fonction du solde de la balance des paiements.

§1.3.1.4 Représentation de l'effet de liquidité.

Les équilibres sur le marché de la monnaie et sur le marché des biens non-échangeables sont représentés sur la figure 3.4.

Figure 3.4 : L'effet de liquidité en taux de change fixes et flexibles.



P_N représente le prix nominal des biens non-échangeables, les services, et e celui des biens échangeables, les produits manufacturés. Les droites partant de l'origine correspondent chacune à un niveau du taux de change réel. La droite MM représente la condition d'équilibre sur le marché de la monnaie. Si le taux de change est flexible et le marché de la monnaie toujours équilibré, l'économie doit toujours se trouver sur cette droite. Pour que l'offre de monnaie reste constante quand les revenus sont pleinement employés et que le taux d'intérêt domestique i demeure égal au taux d'intérêt mondial i^* , alors une augmentation de P_N doit être compensée par une baisse de e .

Si le taux de change est fixe, l'économie peut se trouver par exemple en un point situé au-dessus de MM , ce qui reflète une demande excédentaire de monnaie. Ce déséquilibre doit être compensé par la constitution d'une réserve de devises afin d'augmenter l'offre domestique de monnaie. Ainsi, tous les points au-dessus de MM correspondent à un excédent de la balance commerciale, et les points situés en dessous à un déficit. Sur la droite NN , le marché des biens non-échangeables est en équilibre. Quand P_N augmente, il y a un excès d'offre de biens non-échangeables (points au-dessus de la droite), tandis que quand e augmente, il y a un excès de demande (points en dessous de NN). En outre, l'offre nominale de monnaie étant fixée, une augmentation proportionnelle de P_N et de e induit une offre excédentaire de biens non-échangeables en réduisant la valeur des encaisses réelles et partant en réduisant le niveau de dépenses. La droite NN est donc à pente croissante, mais inférieure à celle de la médiatrice. Que le taux de change soit fixe ou flexible, le point d'équilibre de l'économie avant le boom se situe au point A . Nous savons déjà que les effets réels conduisent à un excès de demande de biens non-échangeables, au niveau initial de prix relatifs. La courbe NN se déplace donc vers le haut jusqu'à NN' . L'augmentation du revenu réel entraîne donc une augmentation de la demande, et si l'offre de monnaie est constante, le niveau des prix doit chuter pour que l'équilibre sur le marché de la

Chapitre 3 : L'économie algérienne est-elle victime du « syndrome hollandais » ?

monnaie soit restauré. Suite à cet effet de liquidité, la droite MM se déplace donc vers le bas jusqu'à MM'. Cet effet est appelé « l'effet de liquidité ». Si le taux de change est flexible, le nouvel équilibre de l'économie est atteint en C, à l'intersection de NN' et de MM'. L'appréciation du taux de change réel, représentée par la pente plus forte de OC que de OA, est accompagnée d'une appréciation nominale, de sorte que le prix domestique des biens échangeables diminue. Le prix des biens non-échangeables peut quant à lui soit augmenter, soit diminuer selon la prédominance des effets réels ou de l'effet de liquidité. Plus l'élasticité-revenu de la demande de monnaie sera grande et plus la part des biens non-échangeables dans la consommation sera importante, alors plus l'effet de liquidité sera dominant, et plus le prix des biens non-échangeables aura tendance à diminuer [Neary (1984)]. L'effet de liquidité implique donc qu'en régime de change flexible, l'appréciation du taux de change réel s'accompagne d'une baisse générale du niveau des prix.

Si le taux de change est fixe, de valeur e_0 , l'équilibre de court terme est atteint en J. L'augmentation du prix relatif des biens non-échangeables, et donc le degré d'ajustement de la sphère réelle de l'économie est inférieur à celui qui prévaudrait à long terme, puisque l'effet de dépense est tempéré par une fuite monétaire, la thésaurisation, qui se reflète dans un surplus de la balance commerciale. Puisque le niveau d'encaisse désiré est supérieur au niveau actuel, le point J est un équilibre intenable à long terme. Le surplus commercial induit en effet une augmentation des réserves de devises, qui, si elles ne sont pas stérilisées, entraîne à son tour une augmentation de l'offre de monnaie. Les droites NN' et MM' se déplacent ainsi vers le haut, comme l'indiquent les flèches. Ce processus ne prend fin que lorsque le taux de change réel d'équilibre post-boom C' est atteint.

En ce point le surplus commercial a disparu et l'équilibre de long terme de l'économie est atteint. Les implications sont claires : un régime de change fixe diffère les effets réels du boom et génère des pressions inflationnistes. L'augmentation du prix relatif des biens non-échangeables est le fait d'une augmentation de leur prix nominal plutôt que d'une baisse de celui des biens échangeables. Il est à noter qu'ici, l'appréciation du taux de change réel et les pressions inflationnistes apparaissent car l'État ne mène pas de politique monétaire active. Ainsi, dans le cadre d'une petite économie ouverte, sans politique de réglementation et sans distorsion sur le marché des biens et des facteurs, l'effet de liquidité, quel que soit le régime de change, entraîne aussi une appréciation du taux de change réel sapant la compétitivité du secteur des biens échangeables. Dans le cas d'un régime de change flexible, l'appréciation du taux de change réel s'accompagne d'une baisse générale du niveau des prix, dans un régime de change fixe par de l'inflation.

Nous avons jusque là présenté le modèle de base du syndrome hollandais. Dans une économie sans distorsion sur le marché des biens et des facteurs, et sans réglementation, un boom sectoriel anticipé comme permanent aura, à court terme, deux effets réels, « l'effet de dépense », et « l'effet de déplacement de ressources », et un effet monétaire, « l'effet de liquidité ». Dans le cas d'une aubaine, l'effet de déplacement de ressources est moindre, voire inexistant.

Chapitre 3 : L'économie algérienne est-elle victime du « syndrome hollandais » ?

Les conséquences de tous ces effets pour le secteur des biens échangeable non boomier, i.e., le secteur manufacturier, vont toutes dans la même direction : l'appréciation du taux de change réel implique une diminution de la production de ce secteur, qui devient moins profitable relativement aux autres secteurs de l'économie. La théorie du syndrome hollandais nous enseigne donc qu'un boom, quelle que soit sa nature, engendrera à court terme un phénomène de désindustrialisation. Dans le cas d'une aubaine, contrairement à celui d'un boom sectoriel, il est peu probable que ce phénomène s'estompe dans le temps, la profitabilité du secteur échangeable diminuant durablement relativement à celle du secteur des biens non-échangeables. Si tous les marchés sont parfaits, le syndrome hollandais est une réaction optimale d'une économie face à un boom permanent.

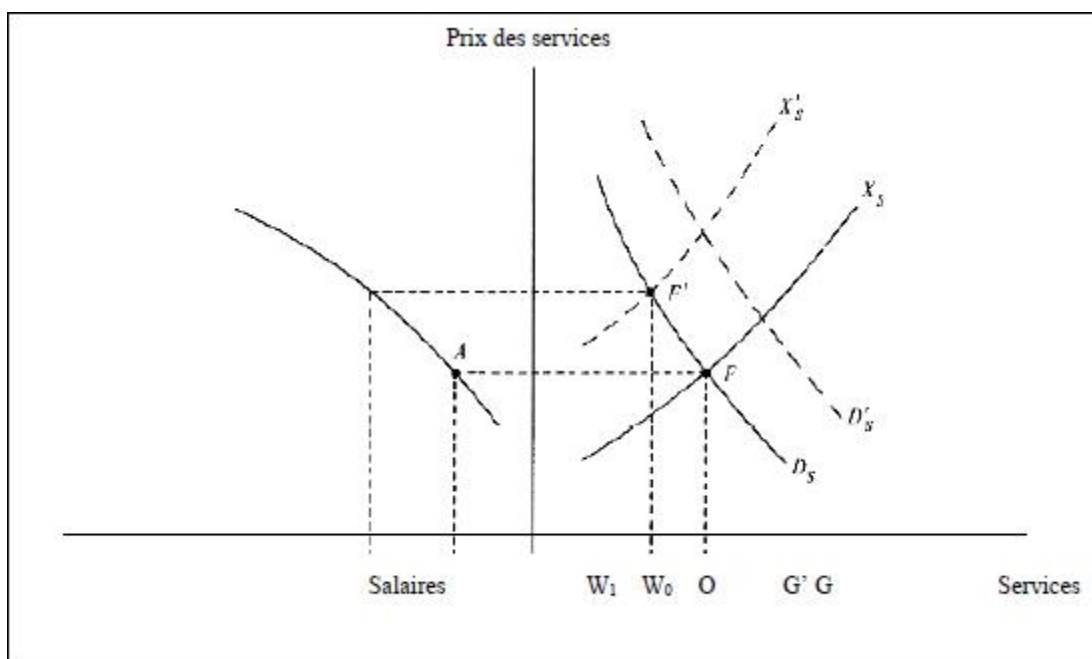
1.3.2 L'impact d'un boom dans le long terme.

Dans leur analyse de l'impact à long terme d'un boom sur les autres secteurs, Corden et Neary ont levé la contrainte d'absence de mobilité du facteur capital. Ils continuent, toutefois, de supposer que seul le facteur travail est mobile entre les trois secteurs alors que le capital ne l'est qu'entre le secteur manufacturier et celui des services.

L'ensemble composé de ces deux derniers secteurs peut être comparé à un modèle d'Heckscher-Ohlin réduit fondé sur l'existence d'une relation biunivoque entre le prix relatif des facteurs et le prix relatif des biens (ici les services) et répondant aux conditions du théorème de Stolper-Samuelson.

En partant de l'hypothèse que le secteur manufacturier est relativement plus capitalistique que le secteur des services, le modèle peut être schématisé comme suit :

Figure n°3.5 : Effet d'un boom avec mobilité du facteur capital



Chapitre 3 : L'économie algérienne est-elle victime du « syndrome hollandais » ?

La courbe de gauche représente la relation biunivoque entre le prix des services et le taux de salaire, les courbes de droite représentent l'équilibre sur le marché des biens.

L'effet ressource est mis en évidence en supposant l'élasticité revenu de la demande nulle. A taux de salaire constant, le boom élève la demande de travail du secteur de l'énergie réduisant d'autant l'offre disponible pour les autres secteurs. Il en résulte, à prix constants, une chute de la production dans le secteur utilisant intensément le facteur travail et une augmentation de la production dans le secteur dont l'intensité capitalistique est plus élevée, réalisant ainsi l'effet Rybczynski.

Nous pouvons constater ces effets sur le, où l'on s'aperçoit que la courbe d'offre X_s se déplace vers X_s' réduisant l'offre de OG à OG' et réalisant ainsi un nouvel équilibre au point F' . Le prix des services augmente ainsi que le taux de salaire qui passe de W_0 à W_1 mais comparativement au court terme la production du secteur manufacturier augmente au lieu de diminuer (en effet, dans ce cas plus de ressources sont maintenant disponibles pour ce secteur).

A long terme, dans le cas où le secteur manufacturier est plus intensif en capital l'effet ressource et l'effet dépense évoluent en sens inverse induisant une pro-industrialisation.

Dans le cas contraire nous nous retrouvons dans le cas normal de dé-industrialisation mais avec dépréciation du taux de change réel.

SECTION 2 : L'ECONOMIE ALGERIENNE SE RECONNAIT-ELLE DANS LE DUTCH DISEASE ?

Dans la première section du présent chapitre, nous avons consacré de larges développements à l'exposé de la théorie du dutch disease. De par son statut dans le débat théorique, cette théorie est aux économies rentières ce qu'est la théorie de l'équilibre général aux économies de marché constituées : elle constitue la référence théorique dominante. Mais, à l'instar de la théorie néo-classique de l'équilibre général, sa fragile texture ne doit sa survie qu'à la rareté de ses applications pratiques.

En effet, confrontée à « l'impureté » des situations concrètes, cette théorie s'avère d'un secours bien limité. C'est ce que nous nous proposons, à présent, de montrer en étudiant le cas de l'économie algérienne.

L'économie algérienne se reconnaît-elle dans « le syndrome hollandais » ? A cette question, que nombre d'auteurs se sont posés²¹, de manière récurrente pour certains, la réponse n'est cependant pas simple. La raison, comme nous le verrons, en est que, « morphologiquement », l'économie algérienne présente tous les symptômes du syndrome, mais pas ses mécanismes.

Ainsi, pour Y. Benabdellah (2006), l'économie algérienne présente, ces dernières années, une configuration sectorielle de plus en plus conforme à celle qui est décrite par la théorie du dutch disease.

²¹ Voir Amarouche (2006), Benabdellah (2006), Djoufelkit-Cottenet (2003, 2008), Sid Ahmed (1987).

Chapitre 3 : L'économie algérienne est-elle victime du « syndrome hollandais » ?

En effet, cette configuration, dont on a déjà présenté les traits caractéristiques dans la section précédente, est marquée par :

- Une croissance vigoureuse du secteur minier (hydrocarbures) ; celui-ci ayant mobilisé des investissements de l'ordre de 21 milliards de \$ entre 2000 et 2005, de 32 milliards de \$ entre 2005 et 2009 ;
- Une croissance appréciable dans le secteur des biens « non échangeables », notamment dans le BTP et les services marchands ;
- Un déclin du secteur industriel (secteur des biens échangeables), notamment public.

Selon l'auteur, la libéralisation des prix, l'ouverture du commerce extérieur et la convertibilité courante du dinar ont contribué conjointement à faire émerger une configuration qui tend, sans toutefois les atteindre, vers les hypothèses du modèle du dutch disease.

D'où la question, légitime, de savoir si l'émergence d'une telle configuration est le signe que le syndrome a opéré. Autrement dit, il s'agit, en l'occurrence, de savoir si le boom pétrolier survenu depuis 1999 n'a pas induit d'effet de dutch disease dans le cas de l'Algérie. A ce stade de l'analyse, il nous semble opportun de faire passer la réponse à la question par l'examen de l'évolution du taux de change effectif réel (TCER), seul canal d'action du dutch disease²².

§2.1. Le dutch disease et l'appréciation du taux de change effectif réel.

Les effets directs font référence à des canaux de transmission, entre ressources abondantes et croissance à long terme, de nature purement économique. Dans ce cadre, les politiques économiques et les comportements des agents économiques jouent un rôle décisif quant à l'impact d'un boom en ressources sur la croissance à long terme. En revanche, le contexte institutionnel n'a pas d'importance, le raisonnement néoclassique impliquant un planificateur bienveillant et un marché fonctionnant parfaitement. Le principal effet direct de l'abondance en ressources sur la croissance à long terme selon ces critères est le syndrome hollandais en présence d'effets externes (si les effets externes sont absents, le syndrome hollandais n'a d'incidence que sur l'allocation des ressources et la structure productive, mais non sur la croissance). Ces effets externes, d'après la théorie de la croissance endogène, se trouvent principalement dans le secteur manufacturier. Dans la théorie du syndrome hollandais (dutch disease), des ressources abondantes affectent donc négativement la croissance économique en induisant un recul du secteur manufacturier. Le canal de transmission est l'appréciation du taux de change effectif réel (TCER), laquelle induit

²² Il n'est pas inutile de rappeler ici, et de souligner par la même occasion, que dans la théorie du dutch disease, le recul du secteur manufacturier s'opère par le biais exclusif d'un canal seul de transmission, à savoir l'appréciation du taux de change effectif réel, laquelle induit une modification des prix relatifs en faveur des secteurs non échangeables (Services) au détriment des secteurs échangeables non concernés par le boom (industrie manufacturière et agriculture).